

## ÉTUDE DE CAS N°4

### UN BILINGUISME RÉCEPTIF

Mounia<sup>14</sup> est une jeune femme de 35 ans, née à Besançon. Elle est issue d'une famille nombreuse (elle a sept frères et sœurs). Elle vit à Besançon dans le même quartier que ses parents. Son père est venu en France au début des années 60 pour effectuer son service militaire, s'est marié au Maroc et est revenu en France en 1966 avec sa femme et leur premier-né. N'ayant jamais fréquenté l'école, il n'avait que des compétences orales en arabe marocain à son arrivée en France, mais on peut penser qu'il avait une certaine pratique du français (service militaire accompli en France). La mère de Mounia a été scolarisée au Maroc jusque vers 14/15 ans, a appris le français à l'école (parler, lire, écrire). Les deux parents sont donc en mesure de pratiquer les deux langues dès leur installation en France.

#### **La langue arabe 'absente'**

Mounia ne se définit pas comme bilingue et le regrette. Elle considère en effet qu'elle a des difficultés à s'exprimer en arabe, qu'elle n'a que des connaissances élémentaires dans cette langue. Elle comprend l'arabe mais évite de le parler. Ainsi, elle s'adresse à ses parents en français alors que ceux-ci lui parlent en arabe (pratiques non réciproques) :

*« je ne peux pas dire que je suis bilingue [...] Moi personnellement, je ne me considère pas comme bilingue, malheureusement ... parce que je ne le parle pas couramment, même avec mes parents, ils me parlent en arabe mais moi je réponds en français. C'est dommage quoi »*

Elle utilise l'arabe comme langue de communication quand elle y est obligée, avec ses amis maghrébins par exemple, mais elle ressent cette situation comme une contrainte, « *je me force* » dit-elle car elle ne maîtrise pas suffisamment la langue arabe pour aller au-delà d'une communication de base :

*« je sors quelques petits mots, quelques petites phrases, très très rapides, c'est pas non plus très élaboré [...] Avec mes ami(e)s d'origine maghrébine, bon je me force ... j'essaie de me remettre un petit peu dans le bain, mais je le fais avec un peu de difficulté je dois dire »*

Elle se sent en insécurité linguistique lorsqu'elle parle en arabe : elle craint de faire des fautes, de produire des formes incorrectes. L'insécurité linguistique est un frein à l'usage de l'arabe :

*« quand je suis sûre de ne pas pouvoir sortir correctement une phrase en arabe, et bien je préfère le français »*

Par l'expression *langue 'absente'*, je veux signifier ceci : la langue arabe ne peut pas être utilisée comme ressource communicative effective, elle n'est pas spontanément disponible pour faire du lien avec ceux qui la parlent, bien qu'elle soit présente et vivante dans

---

<sup>14</sup> Le prénom a été changé pour des raisons d'anonymat.

l'entourage de Mounia et partiellement aussi dans son bagage linguistique (elle comprend l'arabe). La langue arabe 'absente' est une source de frustration. C'est le cas lorsqu'elle téléphone à sa grand-mère qui vit au Maroc pour laquelle elle éprouve une très vive affection. La langue non partagée est un obstacle à la pleine expression du lien affectif :

*« moi, j'adore ma grand-mère, le problème c'est qu'elle ne parle pas français. Elle le comprend mais elle ne le parle pas. Alors au téléphone, j'ai du mal à lui parler .... je suis bloquée.... Je ne peux pas discuter avec elle, je ne peux pas avoir une conversation avec elle... C'est ça aussi que je regrette beaucoup »*

Ainsi, dans sa vie quotidienne, Mounia est confrontée à des contextes d'emploi de la langue arabe auxquels elle ne peut pas vraiment s'adapter faute de compétences suffisantes pour avoir une véritable interaction-relation avec les autres. D'où un sentiment d'insatisfaction et de malaise.

La langue d'usage de Mounia, celle avec laquelle elle se sent à l'aise, est le français. C'est la langue de communication dans la fratrie, dans le cercle d'ami(e)s proches de même origine. Le point commun entre les membres de ce réseau linguistiquement francophone est le fait d'être nés en France et/ou d'y avoir été scolarisés :

*« je ne parle que le français franchement [...] En ce qui concerne mes frères et sœurs, on parle tous en français. Entre nous, on parle en français [...] Avec mes ami(e)s proches, la plupart sont d'origine maghrébine, je parle en français ... avec mes copines qui ont le même âge que moi, on parle en français. Elles ont en fait la même situation que moi, elles sont nées ici, elles ont été scolarisées ici »*

Comment qualifier la situation de Mounia sur le plan linguistique ? On vient de voir qu'elle ne se dit pas bilingue mais elle n'est pas pour autant monolingue. Dans les catégories disponibles pour classer les diverses formes de bilinguisme, son cas serait rangé sous l'étiquette « bilinguisme réceptif » : une des deux langues est comprise sans pouvoir être parlée. Ce bilinguisme particulier est parfois désigné par l'expression assez malheureuse « bilinguisme passif » (comprendre une langue est une activité langagière et n'a donc rien de passif !). Pour être plus précise, je dirai que Mounia a des compétences partielles dans une des langues de son bilinguisme (compréhension orale en arabe) et des compétences développées (compréhension et expression) dans l'autre langue, le français, qui est sa langue de communication habituelle.

### **La mise à l'écart de l'arabe**

Essayons de comprendre le cas de Mounia plus en profondeur. Sa compréhension de l'arabe indique qu'une acquisition a eu lieu et on peut se demander pourquoi cette acquisition est restée partielle. Pour avoir des éléments d'explication, il faut revenir à l'époque de l'enfance de Mounia et voir quelles ont été les langues de communication entre parents et enfants, qu'elle a été la place de l'arabe dans les interactions familiales :

*« ... depuis tout petits, nous avec mes frères et sœurs .../ ils nous parlaient en arabe marocain, les parents, ça c'est clair, et nous on leur répondait en français.... Ça a pas changé, ça a pas changé [...] De temps en temps, ils nous disaient 'répondez-nous en arabe' mais bon, nous, ça ne nous intéressait pas »*

Mounia cohabite depuis sa petite enfance avec la langue arabe dans le milieu familial. Les parents ont essayé de maintenir l'arabe comme langue d'échange mais sans succès. Il est raisonnable de supposer que le passage au français du côté des enfants a eu lieu au moment de leur scolarisation, du moins pour les aînés qui ont fait entrer le français à la maison. Le parlant entre eux, ils ont mis très tôt les cadets en contact avec la langue française. Ce processus de diffusion du français chez les enfants d'une même fratrie est assez banal.

Mounia explique l'abandon de l'arabe dans les pratiques de la fratrie :

*« à cette époque-là, on était mêmes, on était insouciant, on ne voyait pas en fait pourquoi on devrait parler le marocain alors que ça ne pouvait pas nous servir ici en France. C'était surtout pour ça .... On ne voyait malheureusement pas l'utilité de le parler et de le pratiquer. Le plus important, c'était de.... d'aller le plus loin possible dans nos études, c'était surtout ça, faire notre place dans la vie active par la suite .... Il fallait qu'on se fasse accepter, tout simplement »*

Le premier argument avancé est d'ordre évident et pratique : en France, on parle français, donc l'arabe n'est pas nécessaire. S'ajoute le sentiment de l'inutilité de la langue arabe. Ce qui émerge ici, c'est la notion de valeur sociale des langues dont les enfants ont très tôt conscience. Pour les études, l'insertion dans la vie professionnelle (et la promotion sociale qui s'ensuit), la langue qui a du poids est le français, « passeport social » selon l'expression souvent employée. Enfin, et c'est sans doute la raison dont la force est la plus grande, il y a la volonté de s'intégrer : intégration par l'éducation (réussite scolaire), par l'emploi (réussite sociale) certes, mais surtout « être accepté » par les autochtones. Pour cela, il faut minimiser les signes d'altérité en parlant français et en refoulant la langue familiale.

Les parents de Mounia ont été attentifs au maintien de la langue arabe chez leurs enfants qu'ils ont inscrits au cours de langue d'origine assurés à l'école de leur quartier. Mais ils se sont heurtés au manque de motivation des enfants pour qui cet enseignement n'était pas un choix mais une obligation. L'enseignement de l'arabe s'est fait contre le désir des enfants :

*« on est allé à l'école arabe<sup>15</sup>. Mes parents nous ont forcés, on va dire, pour prendre des heures de langue. Et puis finalement on n'a pas été trop ...comment dire... trop motivés. Parce qu'on cherchait plus à cet âge à s'amuser avec les amis, à jouer, à sortir avec les amis. Voilà. Et puis, en plus de ça, on était mal vus, ça il faut le dire .... C'est que l'Arabe, en tant que Maghrébin, était mal accueilli, donc on ne voulait pas trop se faire remarquer... on voulait pas trop parler l'arabe ... on voulait en fait s'intégrer totalement dans la vie française. Voilà »*

Ceci se passait dans les années 80. La première explication au manque de motivation est assez naturelle. Sachant que les cours d'arabe avaient lieu en dehors des horaires scolaires (le mercredi après-midi et le samedi matin), on peut comprendre que ces jeunes enfants avaient plus envie de se détendre que d'être (encore) à l'école. Mais plus profondément revient le thème de l'intégration. Mounia fait explicitement le lien entre la volonté de s'intégrer et l'abandon de la langue arabe. Le refus de l'arabe s'interprète alors comme une tentative de masquer une origine étrangère, et surtout maghrébine, mal acceptée par les autochtones – origine dont la langue est une marque visible (et audible).

---

<sup>15</sup> Ce que Mounia nomme « école arabe » est un cours d'arabe assuré à l'école Ile-de-France à Planoise. L'intitulé officiel de ces cours est « Enseignement des langues et cultures d'origine » (ELCO). Signalons que ce qui est enseigné, c'est l'arabe littéraire et pas l'arabe dialectal parlé par les enfants.

Les langues de l'immigration sont des marqueurs d'altérité, d'une altérité mise à distance, mal accueillie dans le pays d'installation. Parler arabe, turc, bosniaque... dans un pays où la langue nationale est le français, signale immédiatement une identité étrangère connotée négativement par le trait 'immigration'. Dans les comportements d'abandon de l'arabe, on a l'illustration du jeu entre ce que le sociologue C. Dubar nomme les « identités pour autrui » (comment les autres me définissent) et les « identités pour soi » (comment je me définis). On peut accepter ou refuser les identités que les autres nous attribuent, s'identifier autrement que ne font les autres. Ne pas être identifié comme Maghrébin par les autochtones, tel est le sens du refus de la langue arabe. Le français est la langue revendiquée non pas tant pour se définir soi-même comme Français (rien n'autorise cette interprétation) que pour ne pas être défini comme Maghrébin. S'intégrer totalement me semble signifier ici échapper à la stigmatisation et à l'hostilité en effaçant le plus possible les signes de la différence dans un désir d'être indistingué (ne pas « *se faire remarquer* »).

Mounia évoque spontanément un autre souvenir amer rattaché à la langue arabe. Les circonstances sont les vacances passées en famille au Maroc :

*« Quand on allait pendant les vacances voir nos familles au Maroc, le problème c'est que quand on voulait parler avec eux en arabe, on se moquait de nous... mes frères, mes sœurs et moi, on fait des efforts pour parler le marocain avec nos familles là-bas, c'est-à-dire avec nos cousins, cousines, les tantes et les oncles ; ben eux, ils se moquaient de nous parce qu'on avait un accent français [...] Qu'on se moque de nous, moi je n'aime pas trop. Du coup j'ai dit 'bon, à partir de là je parlerai français' »*

Cette fois, c'est au sein de la famille élargie, au Maroc, que le sentiment de la différence est vécu, et mal vécu. Entre « ici » et « là-bas », ce n'est pas tout à fait le même arabe qui est parlé. La marque distinctive est l'accent repéré chez ceux qui sont nés en France. Conséquence banale du contact des langues, l'arabe parlé par Mounia s'est teinté d'une mélodie venue du français, d'un accent 'étranger' pour les oreilles de « là-bas ». Les moqueries, sans doute dénuées de toute malveillance, provoquent des blessures narcissiques et peut-être identitaires ; les moqueries sont alors comprises comme « tu es autre que nous ». La réaction de Mounia est radicale : le choix est de ne s'exprimer qu'en français.

### **Les regrets**

Aujourd'hui, quelque vingt ans plus tard, Mounia a un regard plus apaisé : « *à force de prendre de l'âge, on réfléchit un peu plus* ». Quand elle se rend au Maroc, les langues ne sont apparemment plus un problème sur le plan symbolique. Seule reste la difficulté à parler arabe. Elle essaie « *tant bien que mal* » de la parler, mais ajoute-t-elle « *heureusement pour nous (rires) les gens là-bas, ils parlent le français pour la plupart* ». Aujourd'hui, c'est l'expression du regret de la langue 'absente' qui ponctue l'entretien :

*« malheureusement, c'est vrai que je regrette », « je ne me considère pas comme bilingue, malheureusement », « il y a beaucoup de choses que je regrette de n'avoir pas fait », etc.*

(Ré)apprendre la langue ? Elle dit y avoir pensé, le souhaiter, mais on peut se demander si elle passera à l'acte :

*« j'aimerais bien, eh bien oui, bien sûr que oui, ça j'aimerais bien. Après euh quand ? de toute façon il faut trouver le temps. C'est le temps, je crois que c'est le temps qui... bon après si j'en ai l'occasion, oui bien sûr »*

Les relations aux langues évoluent avec le temps et c'est tout l'intérêt d'essayer de les saisir dans la durée, sur un assez long parcours. Les expériences langagières vécues dans l'enfance et l'adolescence influencent le rapport aux langues, engendrant, lorsqu'elles sont négatives, des blessures durables et des comportements de refoulement de la langue. Cela explique pourquoi le bilinguisme de Mounia ne s'est pas développé. La nostalgie de la langue 'absente' accompagne la vie adulte sans conduire à une ferme volonté de pratique. Elle 'possède' la langue arabe en compréhension et on pourrait se dire qu'il suffirait de dépasser le stade du blocage linguistique pour progressivement apprivoiser cette langue, la faire vivre pour mener sa vie avec l'arabe et le français. C'est le point de vue en apparence raisonnable du regard extérieur. Mais que sait-on de Mounia et de « sa » réalité ? Peu de choses en somme et cela trace la limite de l'interprétation.